

cette tâche imparfaite, elle avait repoussé alors la demande de Marcel Daverny, qui sollicitait sa main, et quoiqu'une telle union comblât ses vœux les plus chers, elle avait prié Marcel d'attendre; ils étaient jeunes tous les deux, et l'avenir leur appartenait. Suzanne se sentait la force d'être constante, et croyait, dans sa naïveté, à une constance semblable.

Un jour vint cependant où elle s'aperçut qu'elle seule se souvenait des promesses échangées; toutes les distractions sérieuses ou frivoles que Marcel avait cherchées dans l'étude et le plaisir avaient été comme autant de rivales redoutables pour la pauvre fille; elle se soumit sans plaintes ni murmures, et s'il se joignit quelque amertume à ses regrets, Dieu seul le sut. D'ailleurs, à défaut de satisfactions, sa vie ne manquait pas de devoirs qui venaient s'imposer à elle. La mort d'un frère la rendit bientôt l'unique protectrice de pauvres orphelins qui s'abattirent dans sa modeste demeure comme une volée de moineaux tapageurs et gourmands, enlevant ainsi à Suzanne sa liberté à peine conquise, ainsi que la tranquillité et l'aisance dont elle jouissait. Si sa charge lui parut lourde, elle ne crut pas néanmoins pouvoir l'éluder, et consacra à cette nouvelle famille son temps et ses soins, comme elle l'avait fait auparavant pour les